De l'enclos jaillit, inlassable, le miaulement amorphe des fédépés. Là, sordides et répugnants, l'œil terne, les enfants de la honte expirent à petit feu, le ventre vide et douloureux ; certains succombent assez vite, leurs corps secs comme du bois mort s'enfoncent et disparaissent dans la vase de boue et de merde, et c'est ainsi qu'ils retournent lentement à la terre. Parfois, il en est de plus solides qui scrutent avidement la déchéance de leurs congénères plus faibles et, le moment venu, s'approprient le cadavre encore chaud et y grappillent de leurs ongles et de leurs dents fragiles et éparses la maigre viande humaine. Spectacle horrible, qui soulève régulièrement le cœur des bonnes âmes par trop charitables qui tiennent encore à faire l'aumône aux bâtards. Il y en a de moins en moins, cela dit.

François n'a jamais été de ceux-là. Il n'en a d'ailleurs jamais eu les moyens : l'aumône, c'est bon pour les riches, pour ceux qui ont trop. Mais il peut comprendre ; il est conscient de la formidable échappatoire que constitue la charité pour ceux que leurs excès et leur bonheur tourmentent. De même qu'il comprend très bien le vague sentiment de pitié scandalisée qui, souvent, étreint les nouveaux arrivants dans le quartier. Lui-même, il y a de cela quelques années à peine, avait souffert de ce même serrement de cœur devant la mascarade geignante des fédépés.

Puis il a fait comme tout le monde. Il s'est habitué. Très vite, il n'a plus fait attention. Les larves humaines clapotant dans l'enclos se sont fondues dans le décor ; leur odeur atroce s'est amalgamée à la pestilence habituelle des rues de la ville, relents de chou et de poisson, inévitables remugles d'égout ; le vomi des jours saints, l'urine tenace et insidieuse des chaudes nuits d'été. Vient toujours un orage pour balayer le tout. Quant au vacarme… On s'y fait. Cela prend un peu plus de temps, certes, mais on s'y fait ; et un beau jour, sans que l'on s'en rende bien compte, la litanie des bâtards devient un simple bruit de fond, tout juste déchiré à l'occasion de hurlements plus sauvages évoquant une bagarre de chats.

Aussi, en temps normal, François ne prête-t-il aucune attention à l'enclos. Mais aujourd'hui c'est différent. Accoudé à sa fenêtre du deuxième étage, il tourne son regard vers l'impasse. Il ne peut s'en empêcher ; aujourd'hui, cela a un sens.

C'est ainsi qu'il remarque Jeanne, la nouvelle venue. Elle a épousé Michel, le brocanteur du rez-de-chaussée, il y a tout juste deux semaines. Un beau couple, honnête, très croyant. Michel est né dans le quartier ; mais Jeanne vient des berges : son univers, c'était le fil de l'eau, son écoulement lancinant. Elle n'y arrive toujours pas. Elle ne peut pas détourner le regard. Pas encore… Et François la voit, les larmes aux yeux, le teint pâle. Il sait déjà… ah.

Voilà. Elle s'avance vers l'enclos à petits pas craintifs et nerveux ; regarde à droite, à gauche, s'assure que personne ne l'épie… mais ne lève pas les yeux. François ne peut s'empêcher de sourire ; il se sent quelque peu voyeur, mais… bah. Jeanne soulève son tablier, ses jupes, dans le vain espoir de ne pas les souiller de la boue des fédépés ; puis, très vite, elle tend… qu'est-ce que… ah, une pomme, au plus proche des bâtards. Une pomme… au prix où elles sont… Et voyez-le, cet ahuri ! Son crâne chauve couvert de croûtes et de pus, et son sourire débile, rictus édenté et baveux… Il ne comprend même pas. « Pssst ! », s'acharne-t-elle, « Pssst ! » Le gamin beugle, plisse les yeux, puis se roule dans sa propre merde.

François détourne le regard quand Jeanne fond en larmes. Cela, il n'a aucune envie de le voir. Il n'y pense plus, de toute façon.

Non. Simplement, une question émerge ; celle qu'il se refusait à poser mais qui, insidieusement, ce matin, l'a bien amené à se poster ici, et à perdre quelques minutes devant ce navrant spectacle. Une question qui arrive bien tard, sans doute.

Est-il là ? Est-ce l'un d'eux ?

Il ferme les yeux. Fait le vide. Tourne la tête mécaniquement sur sa gauche.

Ouvre les yeux.

Là. C'est cela qui importe vraiment aujourd'hui.

Il fixe d'un air dur les lourdes portes de bronze du couvent.

Sous le ciel gris de cendres, la terne et massive bâtisse se fait plus monstrueuse et menaçante encore. Sa laideur a quelque chose d'effroyable ; le sinistre bloc de béton aux épaisses murailles borgnes témoigne aujourd'hui d'une époque révolue, mais dont le souvenir traumatisant restera à jamais ancré dans la mémoire collective. C'est un fait dont sont bien conscients les habitants du quartier : le couvent n'a pas toujours été le couvent. Sa reconversion est somme toute récente ; et bien loin d'être initialement consacré à Dieu, l'austère bâtiment fut érigé au cours d'une sombre période où l'incroyance régnait impunément.

C'était peu avant le Débordement, alors que les hommes avaient oublié Dieu, pis, qu'ils Le moquaient continuellement, blasphémant Son nom jour après jour et se livrant au vice au mépris de Ses commandements. Les hommes, alors, se faisaient une fierté de rejeter Dieu, se livraient à l'immoralité athée ou au culte des idoles orientales ; la science impie, aux

mains des Juifs, niait la Création et lançait ses fusées jusqu'aux portes du Paradis ; et les femmes…

Les femmes.

Les femmes, impudiques et cruelles, prétendaient échapper à la tutelle des hommes ; leurs pulsions irrépressibles les conduisaient même à s'accoupler avec les animaux à la peau sombre ; animées d'une perverse soif de sang, les viles sorcières tuaient de leurs mains les fruits de leurs sataniques orgies, et certaines, dit-on, allaient jusqu'à s'en repaître. La Terre, livrée aux filles d'Ève et aux démons incroyants, avait abandonné Dieu ; mais Dieu, dans Son infinie miséricorde, n'abandonna pas Ses fidèles.

De Son juste courroux naquit le Débordement.

Puis ce fut le Pardon.

Puis ce fut la Renaissance. Et l'homme, honteux de ses innombrables fautes et ému de la générosité divine, restaura les temps bénis de la foi triomphante, ceux d'avant les Âges Sombres de la Modernité.

Et c'est seulement à ce moment-là que la forteresse impie devint le couvent, quand elle eut enfin été purifiée par le sang de ceux qui avaient osé s'y réfugier, persuadés que quelques épaisseurs de béton suffiraient à arrêter la colère de l'Éternel.

Au-dessus du colossal portail oxydé, deux piètres vers antiques intimident le passant de leurs gothiques arrogantes :

Rien n'arrête le sexe en son ardeur lubrique,
Il redoute moins Dieu qu'il ne craint l'Authentique.

En-dessous, à la jonction des lourds battants, le texte ancien de l'Authentique *Sed Hodie*, tiré de la novelle 134 *Ad legem Juliam de adulteriis*, est repris dans un latin approximatif – bien rares, sans doute, sont ceux à même de s'en rendre compte, et qu'importe après tout : l'hermétisme des élégantes capitales n'en impose peut-être que davantage le respect dû à ce qui est ancien et inaccessible. Et le vulgaire trouvera probablement plus édifiante la néo-glose du Pieux Cyrille encadrant le fragment romain : jamais, en vérité, le commentaire exégétique ne s'est autant approché du sermon. De ses formules enflammées et cinglantes, d'un français précieux et contourné, le Bienheureux tonne contre la femme

infidèle, stigmatise le vice inhérent au prétendu beau sexe, vitupère l'adultère avec une fougue extatique adroitement balancée par la rigueur et la majesté de l'analyse. Le savant juriste a pour lui Institoris, et Thomas, et Augustin, et Paul, et bien d'autres encore. Et son verbe inspiré rétablit la justice immanente, en mariant la droiture à l'humanité, l'intransigeance à la compassion.

Là. Quelques pas hésitants entre les sillons boueux laissés par les roues de bois des vapautos. Les habitants du quartier détournent les yeux ; quelques passants lui jettent un regard empreint de sympathie, souligné d'un soupir quelque peu forcé. A proximité du portail, une guérite abrite de la bruine un Fonda, la peau irritée par la synthébure, les mains rivées sur un fuz impressionnant aux anachroniques reflets chromés. Nulle pitié dans ce regard-là. Le gardien lance à François un rictus agressif, secoue vivement la tête sans prononcer le moindre mot ; un défit de coq aux portes de la basse-cour. Et François gémit la formule lapidaire :

« Deux ans. »

Le Fonda hoche la tête. Une lueur rouge apparaît à l'angle du portail, qui balaie le visiteur. Puis les portes s'ouvrent, lentement, sans un bruit, sur un long et sombre couloir ; là-bas, tout au bout, la lumière de la cour découpe sur l'horizon restreint des silhouettes difformes.

François s'avance. Les portes se referment derrière lui. Dans son dos, un nouveau Fonda, surgi de nulle part, vient se placer à sa suite. Les deux hommes traversent le corridor d'un pas funèbre ; puis, quand ils parviennent à l'orée de la cour, le gardien pose la main droite sur l'épaule de François, qui s'arrête immédiatement, les yeux écarquillés.

Mon Dieu… mais combien sont-elles ?

L'air hagard, François contemple avec une fascination morbide la foule des femelles entassées dans la cour. Par dizaines, les pécheresses rôdent dans leur prison, faméliques et maladroites, vieillies prématurément. Le châtiment divin a révélé leur laideur. Oui, elles sont horribles, ces femmes aux yeux morts et à la peau desséchée, débarrassées de leurs fards et de leurs colifichets, leur perversité mise à nue. Le voile noir qui recouvre leurs têtes, en dissimulant l'ensemble, fait ressortir l'immondice du détail. La plupart sont vêtues d'une simple robe rouge souillée de boue, maculée de sang. Mais au-delà de ces traits communs, le corps de chacune porte à sa manière les stigmates de sa faute.

Tenez, là, juste à la gauche de François, agenouillée devant une statue de la Vierge à la facture rudimentaire : une tribade, à l'évidence. Le triangle rose ornant son dos voûté – une tradition dont on a perdu l'origine – ne laisse aucun doute à cet égard. Sa prière a quelque chose de grotesque, l'invertie joignant maladroitement ses moignons ; le chapelet qu'elle a passé autour de son bras droit n'en est que plus absurde. Elle ouvre de temps à autre la bouche, laissant s'échapper d'écœurants borborygmes ; c'est que sa langue a été arrachée. Si ce sort horrible n'est réservé qu'aux lesbiennes, nombreuses en ces lieux sont cependant les menteuses à la langue percée qui partagent à certains égards sa souffrance. Et la plupart, comme elle, sont excisées et infibulées.

Comme cette onaniste, là, un peu plus loin, étalée de tout son long dans la boue de la cour. Son voile est tombé, libérant son crâne rasé aux oreilles déchiquetées ; mais ses mains enserrées dans de lourds gantelets de fer hérissés de clous rouillés sont assez parlantes en soi. Sans doute n'a-t-elle intégré le couvent que récemment : son corps porte la marque de nombreuses blessures encore ouvertes, et son jeune visage ruisselle de larmes et de sang.

Et celle-ci, quel est son crime ? Une vieille mégère aux traits lourds et flasques, clouée au pilori, nue dans la fraîcheur matinale ; elle a le ventre rebondi, les fesses dodues et le sexe béant émaillé d'une toison rare et grise. Sa peau parcheminée est zébrée de flagellations récentes, ses articulations sont brisées, ses doigts retournés, ses ongles arrachés. Sa grosse tête de batracien s'affaisse mollement sur son épaule : elle dort. Elle est hideuse. Mais qu'est-ce que…

Mon Dieu…

Oui, bien sûr : une faiseuse d'anges… François sent son ventre se nouer. Quelle horreur… Sans doute la sorcière attend-elle là que l'on dresse le bûcher sur le parvis de la cathédrale. Ce soir, peut-être. François se retient difficilement de cracher à la figure de la sinistre harpie.

Mais ce sont là des exceptions, enfermées dans ces murs par une analogie autorisée par la néo-glose, à l'instar des « Pées » à la poitrine plate que François devine ici ou là. L'immense majorité des habitantes du couvent est constituée par les authentiquées.

Comme Béatrice.

La voilà. Elle s'avance devant François, encadrée par deux Fondas revêches et massifs. Authentiquée rachetable, elle n'est ni tondue ni voilée. Mais elle clame néanmoins de

tout son corps les souffrances endurées pendant ces deux années de claustration. La jeune femme menue et gracieuse, à la taille de guêpe et aux hanches subtiles, n'est plus. Elle n'a guère que la peau sur les os, et sa poitrine s'est flétrie. Ses jambes, autrefois si accueillantes et fougueuses, ne sont plus que de ternes échasses ossifiées, sans grâce. Ses bras, si délicats, ont maintenant quelque chose d'arachnéen. Si ses yeux ont gardé leur bel azur, le pétillement de fillette facétieuse qui les rendait si séduisants les a abandonnés. Les vives fossettes de la fraîche gamine ont cédé la place à des dépressions lunaires ombrées de cendre et de poussière. Les lèvres charnues d'un beau rose gouleyant se sont ternies, asséchées et crevassées ; le sourire jadis perpétuel, qui perçait toujours sous les moues faussement boudeuses, et que l'on sentait prêt à rejaillir sitôt évacuée la moindre menue détresse, les a à jamais quittées. Et sa chevelure hirsute et sèche a perdu les doux reflets qui la nimbaient alors d'une lumineuse auréole d'un chaud blond vénitien.

Elle reste belle, pourtant. Sa douleur, sa tristesse, ont quelque chose de maladivement séduisant. Elle a tout du petit animal craintif et blessé, celui que l'on protège ou que l'on abat. À la vue de ses poignets squelettiques, fins et cassants comme de la paille, François est pris d'un frémissement, désir partagé de saisir avec douceur et de caresser les mains de son épouse… ou de broyer dans ses poings, de tordre, de rompre ces membres de sauterelle, désormais plus frêles que délicats.

Son souvenir ne l'a jamais vraiment quitté tout au long de ces deux années. Souvent, au matin, les premiers rayons du soleil, filtrant au travers des persiennes, semblaient sculpter dans la poussière son corps nu aux formes parfaites, sa tête tournée vers le jour naissant. Mais l'illusion se dissipait bien vite : nul doux poids contre l'épaule, non, et son bras désespérément tendu ne saisissait que le vide d'une couche bien trop large, bien trop froide.

Et parfois… Parfois, dans la nuit, un succube venait visiter et tenter François. Le cruel démon adoptait la douce figure de Béatrice, son corps à la blancheur de crème, ses menus seins d'adolescente plus ronds et plus fermes que jamais. Le mauvais ange l'approchait avec aux lèvres un gémissement lascif, dans ses yeux à demi-clos une lueur obscène et diabolique ; la créature infernale, baignée de sueur et affamée de chair, le chevauchait prestement de ses cuisses énergiques, elle capturait ses poignets, et se cambrait dans un soupir tout en guidant les mains apeurées de François de ses hanches à sa poitrine, de ses fesses rebondies à sa bouche avide, tout au long des mille délices impies promis par ce corps factice. François

résistait, bien sûr ; il ne pouvait nier, cependant – bien qu'il ne l'eût pas toujours confessé –, s'être parfois abandonné à la jouissance dans ce vase satanique, avant de s'effondrer dans un sanglot, la tête enfoncée dans un oreiller qu'il caressait absurdement, murmurant dans le vide le prénom chéri de son épouse, Béatrice, Béatrice, Béatrice…

Elle pleure.

Qu'elle est belle…

Ces deux années d'éloignement n'y ont rien changé. L'amour et le désir de François pour son épouse sont toujours aussi forts. Il s'approche d'elle dans un spasme, il veut la prendre dans ses bras, la consoler, embrasser ses cheveux, ses yeux, ses lèvres… il veut… cela fait deux ans que…

Deux ans.

Jamais il n'a pu oublier cette scène.

François rentre de son travail, un peu plus tôt que prévu ; son maître lui a accordé un congé exceptionnel, sans fournir la moindre explication. Le jeune apprenti est intrigué ; il ne proteste pas, cependant. Mais il remarque bientôt le rassemblement devant son immeuble. Et la foule l'aperçoit à son tour ; ils ont l'air mauvais, le visage défiguré par un rictus sardonique ; ils ricanent. Un sale gosse lui fait les cornes. (*Non…*) Effaré, François tente de se frayer un chemin. On s'empare de lui ; c'est le signal du charivari. (*Non, non…*) La populace frénétique se rue dans l'immeuble et se précipite à l'étage, traînant François comme un vulgaire pantin ; les couloirs sombres résonnent des rires et des lazzis ; dans la bousculade, les participants deviennent indistincts, marée humaine emportant tout sur son passage. (*Non !*) La porte de l'appartement de François est enfoncée d'un brusque coup de pied, et là…

Silence.

François n'entend plus rien. Il voit Béatrice, nue, qui hurle et pleure, mais le son ne l'atteint pas. On s'empare d'elle.

(*Non !*)

Là-bas, c'est le jeune Frédéric, nu lui aussi, le sexe encore turgescent, qui tente de s'échapper par la fenêtre ; mais on le saisit à son tour ; il se débat, donne quelques coups au hasard, mais est bientôt immobilisé. On réunit les

(*NON !*)

amants dans une parodie salace et vulgaire d'union, puis on les traîne devant François.

Et ce n'est qu'alors que le son revient, petit à petit. Les rires gras, les hurlements. Les insultes. « *Pée ! Pée ! Pée !* » Le cri est tout d'abord repris par tous, dans une rythmique martiale et grossière. Mais dans l'ivresse du charivari, les bienséances langagières sont bientôt abandonnées, et les mots horribles fusent aux oreilles de François. Les citadins répugnants et haineux secouent Béatrice et se la disputent, elle passe entre toutes les mains. « *Pute !* » Elle tombe, on la relève. « *Sale pute !* » On la frappe, on la souille.

« *À la saloperie la salope !* »

Deux ans. Cela fait deux ans que le jugement a été prononcé. Les amants ont tout d'abord été condamnés à la peine de la course ; puis Frédéric a été castré et pendu sur le parvis. Enfin Béatrice a été authentiquée et conduite au couvent. Enceinte.

Deux ans. Aujourd'hui, le sort de Béatrice est entre les mains de François. Et s'il a franchi les murs du couvent, c'est pour lui pardonner. Il l'a toujours aimée ; il l'aime encore. Il a besoin d'elle.

Elle est si belle…

Elle pleure.

Il n'a qu'un mot à dire, et elle quittera à jamais le couvent. Elle reviendra auprès de lui, et ce sera comme si rien n'était arrivé, comme si… comme si elle ne l'avait jamais…

Un mot. Un seul mot. Et ses souffrances s'arrêteront. *Leurs* souffrances. Elle reviendra, et…

Il lui a *déjà* pardonné. Il lui suffit de… Elle…

François s'approche de sa femme. Il lui relève doucement la tête. Sèche ses larmes. Elle le regarde avec dans les yeux toute la misère du monde. Elle hésite ; elle ose enfin un timide sourire.

François sent contre sa paume toute la fragilité de l'authentiquée. Et il prend conscience de son pouvoir. Un pouvoir qu'il n'a jamais eu. C'est si facile. Il lui suffit de… et elle… elle, qui…

François sourit à son tour.

Un sourire mauvais.

Il se détourne de son épouse, adresse un signe au Fonda qui l'a accompagné, et se dirige vers la sortie du couvent.

Sans un mot.

Derrière lui, il entend enfin Béatrice. Une dernière fois. Passé un bref instant de stupéfaction, elle hurle, de dépit, d'effroi et de colère. Elle pleure. Elle se débat. Il sait qu'on l'amène à la fustigation, puis à la tonte, puis…

Eh bien, ce ne sont plus ses affaires, après tout.

François sourit toujours tandis que les portes du couvent se referment derrière lui. Des larmes perlent à ses yeux, mais il les efface d'un revers de poignet. Et il marche enfin d'un pas décidé vers son logis, la tête emplie d'arguments plaidant son bon droit et la justice de sa décision, mais avec au cœur et dans les reins une jouissance perverse et inouïe, telle qu'il n'en a jamais ressentie.

Arrivé au seuil de l'immeuble, il se tourne une dernière fois vers le couvent.

Jeanne l'observe, l'air perplexe. François lui adresse un regard vibrant de haine. Dans un rictus féroce, il grogne :

« À la saloperie les salopes ! »

Puis lui tourne le dos et rentre chez lui.